

## **Pays** L'art du contre-pied

Jean-Marie Lanlo

---

Numéro 305, décembre 2016

Pays Chloé Robichaud

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84718ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lanlo, J.-M. (2016). Pays : l'art du contre-pied. *Séquences : la revue de cinéma*, (305), 4-5.



## L'ART DU CONTRE-PIED

Après avoir signé un premier film qui avait grandement fait parler de lui dans les médias en raison d'une sélection officielle à Cannes (**Sarah préfère la course**, dans la section «Un certain regard»), Chloé Robichaud revient sur le devant de la scène cinéphilie avec **Pays**. A priori anti **Sarah** (le film était en grande partie focalisé sur l'univers personnel d'une héroïne), **Pays** s'intéresse principalement à trois femmes qui jouent des rôles plus ou moins clés sur l'échiquier des relations entre le Canada et une petite île imaginaire. Pourtant, Robichaud semble avec ce film affirmer certaines des caractéristiques qui contribuaient à faire la force de son œuvre précédente: importance du cadre, attention portée à ses actrices principales, humour omniprésent. Elle va même plus loin: son goût pour le contre-pied, déjà perceptible avec **Sarah**, devient ici évident.

JEAN-MARIE LANLO

Une discussion entendue dans la salle du Palais Montcalm de Québec après la projection de **Pays** en ouverture du FCVQ est amusante: «On dirait quand même un peu un téléfilm... C'est vrai que visuellement, c'est un peu plate.»

Nous ne savons pas si cette réflexion reflète l'opinion de la majorité des spectateurs, mais elle est intéressante car **Pays** nous apparaît tout le contraire! L'attention constante portée au cadre, incluant la quasi-obsession pour les lignes droites à l'intérieur de l'image dont fait preuve Robichaud, est si aveuglante qu'elle attire presque trop l'attention du spectateur amateur d'image et de composition. D'un encadrement de fenêtre à une arête d'immeuble, en passant par un mur de briques ou un poteau dans le paysage,

tout semble faire du visionnement de **Pays** un jeu pour cinéphilie que l'on pourrait nommer «chercher la ligne droite» (même un rocher sur une plage est fendu en deux de manière rectiligne!). Le décalage entre la remarque restituée en début d'article et notre perception graphique du film est saisissant... et il n'est peut-être pas totalement anodin. Le premier plan se consacre aux personnages (c'est peut-être le sens de la remarque formulée par les spectateurs anonymes, même si l'attention soignée que porte Robichaud à ses protagonistes éloigne à l'évidence son film du tout-venant télévisuel), alors que l'arrière-plan joue avec les formes.

D'emblée, la réalisatrice nous offre deux lectures antinomiques de son film. Elle ne s'arrête cependant pas là, puisque **Pays**

Photo: Un jeu pour cinéphilie que l'on pourrait nommer «chercher la ligne droite»

est une succession d'éléments qui donnent l'impression d'aller un peu dans tous les sens de manière totalement imprévisible.

S'il comporte de nombreux personnages, les trois principaux se dessinent à l'opposé les uns des autres (la décideuse, la femme que personne n'écoute et la médiatrice). Robichaud passe régulièrement d'une femme à l'autre en montrant ce qui les sépare (avant de nous faire comprendre ce qui les rassemble).

Comme nous venons de l'évoquer, la multiplicité de **Pays** se retrouve également dans l'intrigue, qui est doublement triple (ou triplement double). Chaque personnage principal est en effet vu comme un personnage privé et public. Nous devons d'ailleurs reconnaître que cet aspect n'est pas le plus réussi du film. Contrairement à Philippe Falardeau

qui apparaissait avec **Guibord s'en va-t-en guerre** comme un fin analyste du fait politique, le regard de Robichaud est trop superficiel pour convaincre. De même, son regard sur les enjeux plus personnels peut paraître lui aussi un peu léger. À force de passer d'un niveau à l'autre et d'un personnage à l'autre, elle semble un peu tourner en rond sans parvenir à se fixer quelque part. Pourtant, ce qui pourrait ressembler à un défaut est en fait une des grandes forces de l'œuvre !

Dès le départ en effet, elle nous éloigne du réel en situant son film dans une île imaginaire relativement improbable, tout comme les conditions de cette rencontre au sommet entre émissaires des deux pays concernés (les réunions ont lieu dans un gymnase d'école!). Nous avons plutôt l'impression qu'elle s'amuse (consciemment ou non) à surprendre le spectateur, voire à le déstabiliser, en prenant bien soin cependant d'éviter toute facilité ou provocation. Ainsi, comme les lignes droites qui peuplent la plupart des plans, **Pays** part un peu dans tous les sens et ressemble assez vite à une expérience presque ludique. Comment va-t-elle intégrer de nouvelles lignes droites dans ses prochains plans? Comment va-t-elle faire évoluer ses personnages? Cette question s'applique d'ailleurs également à ses personnages secondaires, comme ce chasseur qui passe d'une fonction comique à une fonction dramatique, à moins que ce ne soit l'inverse, le rire étant souvent dans le drame... et réciproquement !

Cela implique d'ailleurs une troisième question ludique : où Robichaud va-t-elle situer le prochain basculement de ton? Ne va-t-elle d'ailleurs pas en introduire un autre? Ainsi, le comique peut se transformer en émotion à l'occasion d'une chanson improvisée dans une chambre d'hôtel, la tension dramatique est génératrice d'une libération comique; un personnage dont la fonction est de faire rire (jaune) finit sous les balles de la police, etc.

Certes, la volonté de Robichaud de partir dans tous les sens n'est pas sans effets secondaires néfastes. En plus des



Nathalie Doummar et Rémy Girard

réserves concernant le traitement des multiples intrigues, nous ne sommes pas convaincus par quelques effets purement cinématographiques qui semblent également destinés à nous surprendre, mais qui sont surtout un peu maladroits (zooms rares mais toutefois trop nombreux, choix musicaux parfois douteux).

Pourtant, tous ces reproches nous semblent presque accessoires, puisque ce trop-plein d'éléments disparates fonctionne et forme au final un tout cohérent. À force de cumuler tout et n'importe quoi, Robichaud parvient par apposer à son film une sorte de signature oxymorique, quelque part entre un certain j'em'en-foutisme (apparent) et une extrême rigueur formelle.

Le résultat est une œuvre éminemment personnelle d'une cinéaste qui semble plus jouer avec son médium qu'aborder de manière convaincante certaines thématiques. Il convient cependant de nuancer cette dernière remarque: en grande utilisatrice du contre-pied savamment dosé, elle parvient au final à rassembler les morceaux du puzzle pour nous livrer in extremis un vrai portrait de trois femmes. Après être parti dans tous les sens, **Pays** devient alors un film de fusion : trois femmes que tout oppose (aussi bien le rôle dans les négociations que la vie privée) laissent entrevoir leurs points communs.

À l'évidence, Robichaud possède un style et un univers bien à elle. Espérons qu'elle continue comme ça, même si cela ne va pas sans risque: il ne faudrait pas que la signature tourne au procédé!

★★★★½

■ BOUNDARIES | Origine: Canada (Québec) – Année: 2016 – Durée: 1 h 40 – Réal.: Chloé Robichaud – Scén.: Chloé Robichaud – Images: Jessica Lee Gagné – Mont.: Michel Arcand – Mus.: Simon Bertrand – Dir. art: Carolyne de Bellefeuille – Cost.: Ginette Magny – Son: Jean-François Sauvé – Int.: Nathalie Doummar (Félix Nasser-Villeray), Macha Grenon (Danielle Richard), Emily VanCamp (Emily Price), Serge Houde (Dustin Torpe), Alexandre Landry (Vincent Pilon), Yves Jacques (Francis Perreault), Sophie Faucher (Christiane Doyon), Rémy Girard (Paul Rivest) – Prod.: Barbara Doran, Pierre Even, Fanny-Laure Malo, Marie-Claude Poulin – Dist. / Contact: Séville.